

UN MODÈLE DE LA COMPLEXITÉ
De la logique de l'enquête à la théorie et à la pratique
de l'éducation démocratique

Gérard Deledalle

Prologue

Je voudrais dire ici en guise de prologue que la logique de Dewey repose sur une argumentation strictement logique empruntée à la logique des relations de Charles S. Peirce dont John Dewey fut l'élève à l'Université Johns Hopkins de Baltimore. Non pas que Dewey en tire explicitement argument, mais parce que la validité de ses théories logique et pédagogique ne s'explique que par elle.

Cette logique rejette l'idée de «substance» : Ce ne sont pas les objets qui sont en relation, mais les relations qui «créent» les objets : la complexité est transitive.

Les relations fondamentales sont au nombre de trois et parmi elles les quantificateurs universel et existentiel dont Peirce est l'inventeur et qu'ont retenu les logiciens, auxquels Peirce ajoute le qualitatif iconique.

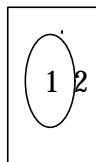
On retrouve cette même logique chez Dewey dans la *transaction*, dans la distinction entre le *générique* et l'*universel*, dans le qualitatif «*eu*» ou *vécu*.

Les différences repérables entre Peirce et Dewey sont d'ordre social. Le pragmatisme de Peirce s'attache à résoudre les problèmes de la «Nouvelle Angleterre», le pragmatisme de James ceux de la Vieille Europe, l'instrumentalisme de Dewey ceux de la Nouvelle Amérique.

Peirce et les relations fondamentales

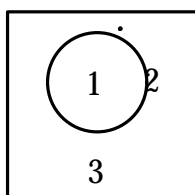
Supposons que le monde soit une unique feuille d'assertion. Appelons le «1». Que pouvons-nous dire de «1» ? Rien — et, bien sûr, comme il est «unique», il n'y a personne pour dire quoi que ce soit, même s'il y avait quelque chose à en dire. A proprement parler, «1» n'est même pas là. Il ne peut pas être inscrit sur la feuille d'assertion. Il occupe la feuille entière. Il est la feuille elle-même. Il n'est pas quelque chose et il n'est pas rien, sauf comme «non-être» au sens aristotélicien de «puissance pure», ou mieux de «simple possibilité».

Pour inscrire «1», «1» doit avoir une limite et par conséquent nous ne pouvons inscrire «1» sans un «2» qui délimite «1» sur la feuille d'assertion :



Un Premier «1» ne peut *exister* que dans un Second qui est une paire (1,2). Mais si, à ce stade, il n'est plus simplement possible parce qu'il a acquis l'existence, il reste inintelligible.

Un Second (1,2) n'est intelligible que par un «3» qui établit une relation entre «1» et «2»



Comme le dit Peirce :

Il est impossible de former un trois authentique par modification de la paire sans introduire quelque chose d'une nature différente de l'unité et de la paire (*Ibid.* in *Écrits sur le signe* : 77).

Le «3» est une triade. C'est par le Troisième (1, 2, 3), qu'un Premier (1) venu à l'existence Seconde (1, 2) entre dans l'ordre de l'intelligibilité.

Les catégories de Peirce sont *ordinales* et non cardinales. Leur ordre ne peut être quelconque. Elles sont hiérarchisées.

[L]e fait que A offre à B un cadeau C est une relation triple et en tant que telle il n'est pas possible de la ramener à une combinaison de relations doubles. En fait, l'idée même d'une combinaison implique celle de tiercéité, car une combinaison est quelque chose qui est ce qu'il est par les parties qu'il met en

relation. Mais nous pouvons écarter cette considération et ne pas pouvoir établir pour autant le fait que A offre C à B par agrégation de relations doubles entre A et B, B et C et C et A. A peut faire de B un homme riche ; B peut recevoir C ; et A peut se séparer de C sans que A ait nécessairement à donner C à B. Il faudrait pour cela que ces trois relations doubles non seulement coexistent, mais soient fondues en un seul fait. Nous voyons donc qu'on ne peut analyser une triade en dyades (1.363).

Mais « quatre, cinq et tout nombre supérieur peuvent se former par simple combinaison de trois ». Soit à analyser un quatre en trois.

Prenez le fait quadruple que A vend C à B pour le prix de D. Il est composé de deux faits : le premier que A fait avec C une certaine transaction que nous pouvons appeler E ; et le second que cette transaction E est la vente de C pour le prix de D. Chacun de ces deux faits est un fait triple et leur combinaison forme un fait quadruple aussi authentique qu'il est possible d'en trouver un [...] Une route avec seulement un embranchement à trois voies peut avoir n'importe quel nombre d'issues, mais quel que soit le nombre de routes droites, on n'aura jamais que deux issues. Ainsi on peut construire n'importe quel nombre, aussi grand soit-il, avec des triades ; et par conséquent un nombre ne peut impliquer aucune idée radicalement différente de l'idée de trois (1.363).

Les trois relations de tout signe à son objet possible sont respectivement iconique, indiciaire et symbolique.

Quantificateur existentiel

Examinons d'abord celle qui est apparemment la plus simple à comprendre: l'indice dont l'index de la main est le type:

L'indice n'affirme rien; il dit seulement: «là». Il se saisit pour ainsi dire de vos yeux et les force à regarder un objet particulier et c'est tout. Les pronoms démonstratifs et relatifs sont des indices presque purs. parce qu'ils dénotent les choses sans les décrire. Ainsi les lettres dans un diagramme géométrique et les nombres souscrits qui, en algèbre, distinguent une valeur d'une autre, sans dire ce que sont ces valeurs (3.361, ES 144).

Quantificateur universel

Les indices ont besoin de symboles pour parler, encore que les symboles qui sont des généraux, sont par eux-mêmes vides:

Sans [symboles], il n'y aurait pas de généralité dans les énoncés, car ce sont les seuls signes généraux; et la généralité est essentielle au raisonnement [...]. Mais les [symboles] seuls n'énoncent pas ce qui est le sujet du discours; et cela ne peut pas, en fait, être décrit en termes généraux; cela ne peut qu'être indiqué. Aucune description ne permet de distinguer le monde réel (*actual*) du monde de l'imagination. D'où le besoin de pronoms et d'indices: et plus est compliqué le sujet, plus grand en est le besoin (3.363, ES 145).

Qualitatif iconique

Bien que les logiciens se satisfassent de ces deux relations à l'objet, Peirce est allé plus loin dans son analyse et a montré qu'à elles seules ces deux relations sont insuffisantes pour raisonner. Pour raisonner, nous avons besoin d'un troisième type de relation qui se présente sous la forme de diagrammes logiques et d'images sensorielles (la plupart du temps visuelles). Ces diagrammes et images, Peirce les appelle des icônes:

Avec ces deux genres de signes seuls, on peut exprimer n'importe quelle proposition; mais on ne peut pas raisonner sur elle, car le raisonnement consiste dans cette observation que là où se trouvent certaines relations, il s'en trouve d'autres, et il requiert en conséquence que les relations raisonnées soient exprimées dans une icône. (3.363, ES 145-146).

*

John Dewey : la complexité seule est démocratique

C'est pour résoudre les problèmes de l'école en milieu industriel (le Chicago de la fin du XIXe siècle) que Dewey proposa la pédagogie progressive que des pays nouveaux comme la Turquie, le Japon, la Chine et certains pays d'Amérique latine adopteront quand ils feront face eux-mêmes aux mêmes problèmes. Ce sont les solutions pédagogiques à ces problèmes qui vérifiaient la validité de leurs présupposés philosophiques qui conduisirent Dewey à abandonner l'idéalisme post-hégélien dans

lequel il avait été élevé et à élaborer une nouvelle théorie de la pensée en action à laquelle il donna le nom d'instrumentalisme. Après Chicago où il créa et dirigea l'Ecole-laboratoire, Dewey enseigna à New York où il forma au «Teachers' College» les maîtres de l'éducation progressive américaine.

Pionnier de la psychologie expérimentale, logicien de l'action, métaphysicien de la continuité, théoricien de l'expérience esthétique et théoricien de la démocratie, Dewey ne sépara jamais la psychologie, la logique, la métaphysique, l'esthétique et l'engagement social de sa conception de l'éducation comme reconstruction continue de l'expérience.

L'oeuvre de Dewey est considérable, mais c'est toujours le même livre qu'il écrivait :

Manuel de logique de *Comment nous pensons* (1910) à *La logique de l'enquête* (1939) en passant par *La recherche de la certitude* et

Manuel de pédagogie de *L'école et la société* (1899) à *Démocratie et éducation* (1916).

Logique : La théorie de l'enquête , 1938

Il ne s'agit pas de « logique » au sens moderne du terme dans cet ouvrage, mais, comme le dit expressément le sous-titre, de « la théorie de l'enquête » — de la « recherche » au sens large et non strictement, bien qu'il s'agisse souvent de cela, de la recherche scientifique. L'expérience est, selon Dewey, « eue », simple jouissance quand elle est continue. Que survienne le trouble, le désordre, le doute,— la discontinuité, elle devient « enquête », reconstruction de l'expérience, rétablissement d'une nouvelle continuité: « l'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié » (tr. fr., 169). *La Théorie de l'enquête* est donc la logique de la reconstruction de l'expérience qu'on pouvait déjà lire dans les *Studies in Logic*, dans *How We Think* et dans *The Quest for Certainty*. Elle est le versant instrumentaliste de l'expérience dont *Nature and Experience* et *Art as Experience* seraient le versant naturaliste.

La première partie décrit la matrice existentielle de l'enquête, à la fois biologique et culturelle, matrice de toute enquête, que ce soit celle du sens commun ou de la science: elle est l'art de résoudre des problèmes.

La deuxième partie traite de la structure de l'enquête et de la construction des jugements. L'enquête comprend cinq phases: 1. L'antécédent de l'enquête: la situation indéterminée; 2. L'institution d'un problème ; 3. La détermination de la solution du problème; 4. Le raisonnement; 5. La conséquence de l'enquête: la situation déterminée. La construction du jugement est la « *causa cognoscendi* » de l'enquête qui est la « *causa essendi* » du rétablissement de la situation (qui est toujours une nouvelle situation) « Le jugement se rapporte aux objets concluants qui émerge de l'enquête en tant qu'objets apportant une conclusion » (120) . Le jugement diffère de la proposition. Celui-là « affirme », celui-ci « affirme » . Le jugement-type est celui qui est rendu, après enquête, par un tribunal. La proposition est, à la lettre, une proposition: elle propose une solution, elle ne l'administre pas. La proposition n'est ni vraie ni fausse, puisqu'elle n'est que proposée. Ce qui est « vrai » est la fin de l'enquête, « fin » au sens de « fin-visée » et de « terme », encore faut-il préciser que la situation rétablie ne relève pas à proprement parler de la proposition, mais du jugement qui lui-même ne s'arrête pas à l'énoncé, mais dans la perdurance d'un acte. Ainsi la condamnation d'un coupable ne s'achève pas avec l'énoncé de la peine, mais avec l'exécution de la peine. C'est pourquoi Dewey dit de la fin de l'enquête qu'elle est « assertibilité garantie » . Dewey distingue deux types de proposition générale: les propositions universelles et les propositions génériques. Les premières sont « des formalisations de modes ou manières possibles d'agir ou d'opérer » (345) elles sont de type implicatif, ce qui les met à l'abri de toute contre-épreuve; les secondes s'appuient sur des constatations empiriques qui font qu'elles sont intrinsèquement provisoires et toujours révisables.

Dans la troisième et la quatrième partie, Dewey examine à la lumière de la théorie de l'enquête des questions qui relèvent de la logique formelle : les propositions et les termes (Troisième partie) et de la logique des sciences: la logique de la méthode scientifique (Quatrième partie) .

Le dernier chapitre de la quatrième partie est consacré à « la logique de l'enquête et les philosophies de la connaissance » . Dewey conclut que « le fait de ne pas instituer une logique fondée inclusivement et exclusivement sur les opérations de

l'enquête a des conséquences culturelles énormes. Il encourage l'obscurantisme; il facilite l'acceptation de croyances formées avant que les méthodes de l'enquête n'aient atteint leur état présent; et il tend à reléguer les méthodes scientifiques (c'est-à-dire compétentes) de l'enquête dans un domaine technique spécialisé » (640) .

Démocratie et Éducation , 1916

Publié en 1916, *Democracy and Education*, le traité de pédagogie de John Dewey (New York, The Macmillan Company), a constamment été réédité en anglais et dans les nombreuses langues dans lesquelles cet ouvrage a été traduit. Nous en avons donné une traduction française chez Armand Colin en 1975. La raison du succès de *Démocratie et Éducation* est simple. Ce n'est pas un ouvrage de circonstance, écrit pour une époque donnée et une société donnée. Il pose et résout les problèmes éternels de l'enfant dans la société nouvelle (et comment pourrait-elle être autre que nouvelle pour lui ?) dans laquelle il va grandir et se développer. L'école n'est pas un moyen d'adapter l'enfant à la société des adultes, quelle qu'elle soit ; l'école est la société où l'enfant se prépare à la société qui sera la sienne demain, dans l'épanouissement de sa spontanéité et de son intelligence aujourd'hui. C'est pourquoi l'école fait autant de place aux activités manuelles qu'aux exercices de l'esprit. Pour Dewey, l'éducation doit permettre à l'enfant de continuer à s'éduquer après avoir quitté l'école. L'apprentissage, la connaissance et la culture ne sont pas des fins en soi ; ce sont des signes de progrès et des moyens pour réaliser de nouveaux progrès. En résumé, l'éducation est expérience continue et reconstruction continue de l'expérience de l'enfant et de l'adulte, de l'école et de la société.

Ce traité comprend vingt-six chapitres que l'on peut répartir en quatre parties : Dans une première partie(1-5), Dewey définit l'éducation comme besoin biologique et fonction sociale et décrit l'éducation comme le processus par lequel les groupes sociaux maintiennent la continuité de leur existence : L'éducation est le renouvellement des significations de l'expérience par un processus de transmission, en partie accidentel et résultant des relations ordinaires des adultes et des jeunes et en partie délibéré et institué pour créer une continuité sociale. Ce processus implique contrôle et croissance à la fois de l'individu qui n'est pas encore parvenu à maturité et du groupe dans lequel il vit.

Dans une deuxième partie, Dewey montre que cette analyse fondée sur le critère démocratique implique une reconstruction ou réorganisation continue de l'expérience, de manière à accroître sa signification ou son contenu social reconnu, ainsi que la capacité des individus à agir comme garants et promoteurs de cette réorganisation (6-7) . Ce qui conduit Dewey à examiner les objectifs de l'éducation qui convient au développement d'une communauté démocratique (8-9) et à décrire le contenu et la méthode de l'éducation (10-12), distinction qui détermine en fait leur unité, car la méthode pour étudier et apprendre sur cette base est précisément le mouvement consciemment dirigé de la réorganisation du contenu de l'expérience (13-14) .

Dans une troisième partie (15-17), Dewey examine dans cette perspective les matières enseignées : jeux et travaux, géographie et histoire, sciences, compte tenu du critère démocratique et de son application à la vie sociale actuelle.

Dans une quatrième partie (18-23), Dewey montre les limites actuelles de sa réalisation effective dues essentiellement à la division de la société en classes et groupes plus ou moins rigide ment séparés, ce qui, en d'autres termes, entrave la liberté pleine et entière des interactions et des échanges sociaux. Ces ruptures de continuité sociale ont trouvé leur formulation intellectuelle dans divers dualismes ou antithèses comme ceux qui opposent le travail au loisir, l'activité pratique à l'activité intellectuelle, l'homme à la nature, l'individu au groupe, la culture à la profession.

Dans une cinquième partie (24-26), enfin, consacrée à la philosophie de l'éducation et à ses implications pour l'épistémologie et la morale, Dewey critique les systèmes philosophiques classiques et tous les dualismes, comme ceux de l'esprit et de la matière, du corps et de l'âme, de l'esprit et du monde, de l'individu et de ses relations avec les autres. etc., et conclut en proposant une philosophie qui reconnaît que l'esprit a son origine, sa place et sa fonction dans une activité qui contrôle l'environnement. Dewey revient en conclusion aux conceptions de la première partie de ce livre :

la continuité biologique des impulsions et des instincts humains avec les énergies naturelles, le fait que le développement de l'esprit dépend de la participation à des activités communes ayant une fin commune, l'influence de l'environnement physique par les utilisations qu'on en fait dans le milieu social,

la nécessité d'utiliser les changements des désirs et des pensées individuels pour assurer l'évolution progressive de la société, l'unité essentielle de la méthode et du contenu, la continuité intrinsèque des fins et des moyens, la reconnaissance de l'esprit comme pensée qui perçoit et met à l'épreuve les significations du comportement. Ces conceptions vont de pair avec une philosophie qui conçoit l'intelligence comme une réorganisation délibérée, par l'action, du contenu de l'expérience et prennent le contre-pied (des thèses) dualistes mentionnées (403) .

La théorie pédagogique de Dewey peut se résumer dans les thèses suivantes:

1. L'éducation est un processus par lequel une communauté transmet à ses enfants ses acquis et ses projets, de façon à assurer sa survie, préserver sa continuité et permettre son développement.
2. L'école est une institution sociale : le lieu où l'enfant apprend à vivre en société, quelle que puisse être la société de demain. C'est pourquoi l'éducation est une vie et non une préparation à la vie.
3. L'objet de l'éducation n'est pas de transmettre un savoir, mais de permettre à l'enfant d'exercer ses activités sociales.
4. La méthode pédagogique doit suivre le développement des capacités et des intérêts de l'enfant. En conséquence, il ne faut jamais séparer le développement mental de l'enfant de son développement manuel. L'action tout autant que la réflexion sont les agents organisateurs des moyens et des fins. Limiter l'éducation à une instruction passive, c'est imposer du dehors un savoir stérile qui ne peut que former des robots. Centrer l'éducation sur l'enfant, lui permettre d'exercer toutes ses capacités, aussi bien physiques que mentales, aussi bien personnelles que sociales, c'est former des hommes et des citoyens responsables.

L'EXPERIENCE EST UNE TRANSACTION CONTINUE

En bref, l'expérience est une transaction de continuité ou de remise en continuité. Dans le premier cas, elle est un autre nom de la nature. Dans le second cas, elle est cette transaction reconstructrice ou créatrice de l'enquête qui a pour origine

existentielle la transaction biologique dont elle est l'expression logique. Elle est plus que la nature, elle est la nature se créant.

Continuité de l'expérience et de la nature.

Préambule.

Commentant *Experience and Nature*, Oliver Wendell Holmes écrivait à Sir Frederick Pollock: « Bien que le livre de Dewey soit incroyablement mal écrit, il m'a donné, après l'avoir lu plusieurs fois, une impression incomparable d'intimité avec le cosmos. Pour moi, Dieu n'aurait pas parlé autrement s'il n'avait pas su s'exprimer et qu'il eût éprouvé le vif désir de nous dire comment c'était. » La difficulté de la conception de Dewey est triple : elle est due à la fois à son originalité, aux gaucheries d'expression de son auteur et aux présupposés philosophiques du lecteur. La plupart des objections portent moins sur la philosophie de l'expérience elle-même que sur l'impossibilité de la faire entrer dans les cadres de la philosophie classique. Santayana reproche à Dewey de ne décrire que le « premier plan » de la nature, l'expérience. dont la nature serait l'arrière-plan. On peut lire la même objection chez Morris R. Cohen et *mutatis mutandis* chez William E. Hocking et Albert G. A. Balz. Sholom J. Kahn pose quant à lui nettement la question : « Existe-t-il quelque chose *au-delà* de l'expérience ?

Il est possible de fournir à cette question une réponse relativement claire en s'inspirant des diverses réponses de Dewey et des discussions des conceptions classiques auxquelles Dewey oppose généralement sa théorie dans ses ouvrages et en particulier dans *Experience and Nature* et *Logic: The Theory of Inquiry*. Il faut reconnaître cependant que l'utilisation de ces textes est malaisée, car Dewey se défend avec les armes de l'adversaire. Répondre à la question, c'est en accepter les termes. Comme Dewey ne peut admettre la distinction, il s'enferme davantage et renforce dans l'esprit du lecteur cette impression d'incohérence qui était à l'origine de la question posée. Sur la fin de sa vie, Dewey se résolut à abandonner quelques-uns de ces termes dont il ne pouvait jeter par-dessus bord le lest de la tradition qui, avec le temps, faisait corps avec eux. C'est ainsi qu'il substitua en 1938 l'expression « assertibilité garantie » au mot « vérité » auquel il tentait en vain depuis 1903 de donner ce sens. En 1938 également il renonça au terme « pragmatisme ». En 1949 il abandonna à son sort le mot « métaphysique » qu'il avait cru pouvoir sauver en 1922

en l'appliquant à la philosophie de l'expérience. Quels termes l'auraient mis à l'abri des implications étrangères à sa théorie dont « expérience » « existence » et « nature » ne sont que trop chargés !

Expérience et nature, fonctions de la transaction. En fait, ces termes ne correspondent pas à des réalités ultimes dans la philosophie deweyenne de l'expérience. Ce sont des aspects *de* la transaction dont la caractéristique essentielle est d'être continue. Si l'on ne perd point cela de vue il est possible de fournir une réponse intelligible à la question posée.

A l'objection de Santayana, Dewey répond que « l'expérience est le premier plan *de* la nature ». Pour Dewey, le premier plan n'est pas un écran entre l'intuition et l'expérience et l'arrière-plan. Le premier plan fait tout autant partie de la nature que l'arrière-plan. Il est l'expérience qui conduit à l'arrière-plan dans la nature. « Le sens de l'expérience comme premier plan, ajoute Dewey dans une seconde réponse, est que le premier plan est ainsi fait qu'il contient un matériel qui, lorsqu'on le traite opérationnellement, fournit les indices qui nous conduisent droit à l'arrière-plan ». C'est pourquoi Dewey répond à Shalom J. Kahn que « sa théorie de l'expérience ne comprend aucune existence qui soit au-delà de *la portée* de l'expérience ». Peut-être les choses seraient-elles plus claires si nous disions que pour Dewey la relation de l'expérience et de la nature est celle qu'entretient l'organisme avec l'environnement dans la transaction. C'est une relation de fonctions. « Il y a bien entendu un monde naturel qui existe indépendamment de l'organisme, mais ce monde n'est environnement que s'il entre directement et indirectement dans des fonctions vitales. L'organisme fait lui-même partie du vaste monde naturel et n'existe en tant qu'organisme que dans les connexions actives avec son environnement » . « Il y a, dit encore Dewey, des choses qui sont indifférentes aux activités vitales d'un organisme, mais elles ne font pas partie de *son* environnement si ce n'est en puissance ». Ce n'est pas, précise ailleurs Dewey, l'expérience qui est expérimentée, mais la nature — les pierres, les plantes, les animaux, les maladies, la santé, la température, l'électricité, etc. ». Autrement dit, il n'y a pas une expérience et une nature. Il y a des expériences et autant d'expériences qu'il y a de conflits dans la nature ou transaction continue, et au fur et à mesure que ces derniers se présentent dans l'expérience de remise en continuité de la transaction.

A strictement parler, le passage de l'expérience à la nature correspond au mouvement d'instabilité et d'équilibre de la transaction. L'instabilité crée un problème qu'il faut résoudre. Au niveau biologique l'organisme, au niveau humain l'homme remplit cette fonction. On peut dire que l'organisme et l'homme « expérimentent » la nature, si l'on veut, mais l'acte expérimental de la reconstruction de la continuité est un acte dans et de la nature. Ce n'est pas un acte du sujet, c'est une activité dans et de la situation ou la transaction globale.

Pluralité des expériences. Tout ce qui existe entre donc ou est susceptible d'entrer dans l'expérience, celle-ci ou celle-là, d'hier ou de demain, mais non dans l'Expérience en soi, car il n'y a pas une expérience en soi unique et universelle mais des expériences qui donnent naissance fugace à « des premiers plans et des arrière-plans, des ici et des là, des centres et des perspectives, des foyers et des marges ». Affirmer la pluralité des expériences n'est pas nier la valeur de l'idée d'unité, affirmer le contraire est commettre l'erreur de l'universalisation indéfinie qui est la négation même de l'unité qu'on prétend placer si haut, car une unité illimitée n'a plus aucun sens et donc aucun être. Cette pluralité est un fait. Elle se fonde sur la réalité du temps et de l'espace, du temps inhérent à toute transaction et de l'espace dans lequel les « choses » entrent en transaction et sur la réalité consécutive des différences et donc de diverses manières d'expérimenter le monde : celle de la pierre n'est pas celle de l'amibe, ni l'une ni l'autre celle de l'homme. Cette pluralité de fait ne laisse au philosophe aucun choix : il doit être pluraliste. Mais dans le cas de Dewey, il s'agit d'un pluralisme de transactions et non de substances. La permanence des structures et le caractère éphémère des processus permettent de distinguer dans les transactions des transactions longues et des transactions brèves, la naissance, la vie et la mort des Alpes et de l'éclair. mais non d'accorder l'être substantiel aux unes et la refuser aux autres: ce sont les unes et les autres des transactions.

De l'expérience à la nature. « Le premier plan qui de l'aveu même de Dewey est relatif, disait Santayana, a été transformé d'accident biologique qu'il était en principe métaphysique ». « Étant donné, répond Dewey, que je ne considère pas le premier plan comme un accident et que je ne considère pas le biologique intermédiaire comme un accident par rapport au physique, mon « principe métaphysique » est que le premier plan relatif peut être utilisé comme méthode pour déterminer les traits de l'arrière-plan ». Ce que Dewey dénonce, c'est le caractère

accidentel supposé de l'expérience par rapport à l'arrière-plan des choses existantes et des événements naturels. Mais son texte comporte une affirmation à savoir que le premier plan « peut être utilisé comme méthode pour déterminer les traits de l'« arrière-plan », qui soulève un problème auquel des critiques comme Balz et Kahn ont donné une signification ontologique et cosmologique: les traits de l'arrière-plan sont-ils des traits de la nature que l'expérience dévoile, des potentialités que l'expérience actualisée » ? Dewey dit expressément dans *Logic* qu' « un objet [...] est un ensemble de qualités traitées comme *potentialités* de conséquences existentielles spécifiques [...] Avec le progrès de la technologie l'argile et le fer ont acquis de nouvelles potentialités ». « Quand on découvrit, poursuit Dewey, que l'on pouvait utiliser la pulpe de bois pour faire du papier, si on la soumettait à des opérations par lesquelles elle entrait dans de nouvelles conditions d'interaction [de transaction], le *sens* de certaines formes de bois en tant qu'objets a changé. Elles ne devinrent pas des objets substantiels entièrement nouveaux étant donné que les vieilles potentialités restaient; Mais ce n'était plus la même vieille substance. L'habitude de supposer qu'elle est la même tout le temps est le résultat de l'hypostatisation d'un caractère logique [...] en quelque chose d'inhérent. Être un objet substantiel définit une fonction spécifique ». En conséquence, les potentialités, qui n'apparaissent qu'*après* expérience, ne sont pas à la lettre dévoilées, car elles n'étaient pas là dans la nature attendant le dévoilement expérientiel. Elles sont créées — actualisées — d'abord dans des transactions dans lesquelles elles remplissent des fonctions spécifiques. Ces fonctions ni en tant qu'actualisations ni en tant que potentialités ne sont des traits de la nature en ce sens qu'elles existeraient indépendamment et antérieurement aux transactions dans lesquelles elles apparaissent. Ce sont des produits transactionnels. Le premier plan est celui de l'actualisation des fonctions. L'arrière-plan est celui des choses existantes et des événements naturels qui ont rempli ces fonctions et *peuvent donc éventuellement les remplir de nouveau*. C'est en ce sens et en ce sens seulement que l'arrière-plan est celui de la potentialité. Le premier plan de l'expérience — l'organisme ou homme — est donc bien le moyen de déterminer les traits de l'arrière-plan des choses existantes et des événements naturels, — mais étant donné que cette détermination s'effectue dans la transaction de l'organisme et de l'environnement, les traits sont des potentialités de transaction et non des « substances » : « *avoir* des traits, ce n'est pas les être ». La théorie de Dewey n'est pas une ontologie. Ce n'est

pas non plus une cosmologie descriptive. Dewey laisse cela au savant. La philosophie de l'expérience de Dewey est la logique de la création continue du cosmos.

L'expérience dans la nature. L'obstacle majeur à la compréhension de la théorie de Dewey est, en dernière analyse, le conditionnement culturel du lecteur qui veut bien admettre que l'homme est comme tout organisme *dans* la nature, mais non qu'il soit un objet *de* la nature comme un quelconque organisme. Or la théorie de l'expérience consiste pour l'essentiel à tirer les conséquences du fait de l'existence naturelle de l'homme. C'est parce que l'expérience est aussi une manière d'expérimenter que la manière humaine introduit dans la nature une dimension que primitivement elle ne comprenait pas. Il serait paradoxal en effet d'opposer une nature plus réelle, celle d'hier, à une nature moins réelle, celle d'aujourd'hui sous prétexte que l'homme ne faisait pas alors partie de la nature, si la nature est cette transaction expérimentielle qui donne naissance à cette nouvelle façon d'expérimenter le monde, qu'est l'homme. Et il serait de même paradoxal de refuser de considérer comme naturels les produits de cette façon nouvelle d'expérimenter, à savoir la pensée et ses applications, la société et ses institutions. A ce titre, la philosophie et la télévision, le droit romain et l'O. N. U. sont des objets tout aussi naturels que la terre, les étoiles, le Rhône et le Mont-Blanc.

Si l'homme et l'esprit qu'il représente sont des objets naturels, le dualisme s'effondre. Or ce n'est pas parce que la matière et la vie précèdent l'apparition de l'esprit sur la terre. qu'il faut considérer la matière — et la vie — comme naturelle et l'esprit comme surnaturel ou extra-naturel. « De même que la vie est un caractère des événements dans des conditions d'organisation particulières et le sentiment une qualité de formes de vie susceptibles de réactions diversifiées fort complexes, l'« esprit est une nouvelle propriété assumée par une créature vivante quand elle parvient à cette interaction [transaction] organisée avec les autres créatures vivantes qu'est le langage, la communication ». L'esprit ne constitue pas plus un monde différent de celui de la matière qu'ils ne sont l'un et l'autre des substances. Ce sont deux traits ou aspects transactionnels de la même nature diversement expérimentée : la matière caractérise « l'ordre séquentiel des événements naturels », l'esprit « l'ordre de leurs significations dans leurs relations logiques de connexion et de dépendance ».

La matière, la vie, l'esprit constituent « trois niveaux de complexité et d'intimité croissantes d'interaction [transaction] dans les événements naturels ». La

matière *caractérise* les événements à un certain niveau de transaction. Elle n'est pas elle-même un événement ou une existence. Alors qu'une théorie qui soutiendrait que « la vie, le sentiment et la pensée ne sont jamais indépendants des événements physiques » serait à bon droit considérée comme une théorie matérialiste, la théorie de l'expérience de Dewey qui soutient cette proposition n'est pas matérialiste et pourrait même être dite spiritualiste, si cette appellation n'impliquait l'indépendance et la primauté de l'esprit. N'est-il pas raisonnable de croire qu'il n'est possible de définir parfaitement les traits fondamentaux de l'existence naturelle que lorsqu'elle a atteint son niveau de transaction le plus élevé qui est celui de l'esprit ?

Il n'y a donc qu'un monde, le monde transactionnel des expériences *de et dans* la nature — et ce monde est aujourd'hui physique (organique ou psychophysique) et mental, autrement dit matériel *et* spirituel. Le naturalisme de Dewey est un monisme pluraliste non matérialiste.